L'action, la réaction
Etude de texte

« Ainsi l'homme ne serait pas tombé au pouvoir du diable en ce péché évident et manifeste, où il fit ce que Dieu avait défendu de faire s'il n'avait déjà commencé à se complaire en lui-même (*nisi iam ille sibi ipsi placere coepisset*). D'où l'attrait de cette parole : *Vous serez comme des dieux* : ils l'auraient bien mieux été en restant attachés par obéissance (*cohaerendo per oboedentiam*) au véritable et souverain principe, au lieu de se faire par orgueil leur propre principe (*non suum sibi existendo principium per superbiam*). Car des dieux créés ne sont pas vraiment dieux par eux-mêmes, mais en participation du vrai Dieu. Mais celui-là trouve moins d'être en en cherchant plus, qui en choisissant de se suffire à soi-même (*dum sibi sufficere deligit*), déchoit (*deficit*) de celui qui vraiment lui suffit. Ce mal donc – dans le quel l'homme en se complaisant en lui-même (*cum sibi homo placet*) comme s'il était lui-même lumière, se détourne (*avertitur*) de cette Lumière qui l'aurait rendu lumière s'il s'y était plu – ce mal, dis-je, a précédé secrètement, en sorte qu'a suivi le mal commis ouvertement. »

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'action, la réaction

Nous voudrions montrer ceci, rapidement, en lisant ce texte : (a) que tout acte humain est nécessairement une ré-action, car il suppose l'action première de Dieu ; (b) que cette réaction peut-être positive (si l'on accepte la subordination, le statut de créature), ou négative (si l'on prétend s'y soustraire) ; (c) enfin que le péché est précisément la ré-action négative d'un être qui, voulant lui-même se faire Dieu, prétend agir, agir absolument, et non plus réagir.

Qu'est-ce que le péché ? C'est bien, à un premier niveau, un acte (décider de manger un fruit, et le faire effectivement) ; mais cet acte est en fait la *transgression* d'un ordre divin : c'est donc relativement à cet ordre qu'il prend sens, qu'il faut le comprendre ; lorsque Adam agit, ici, il *réagit* à ce que Dieu a fixé comme limite, il surenchérit, il conteste, il nie ; il ne part pas de lui seul, il prend appui, négativement, sur ce que Dieu, fondamentalement, a établi. Et s'il le fait, dit Augustin, s'il le fait *volontairement* (sans quoi il n'y aurait pas de faute, et la punition serait insensée), c'est par orgueil, c'est-à-dire par désir d'une grandeur « perverse ». C'est l'orgueil, en effet, qui fait de l'action d'Adam une réaction et même, plus exactement, une « perversion », *i.e.* une réaction malvenue, malheureuse, un renversement de l'ordre, une orientation à contre-sens.

Mais pourquoi cela ? Pourquoi peut-on assurément, si l'on suit Augustin, parler de « réaction » dans le geste d'Adam, et de réaction perverse ? Pourquoi cette secondarité dans l'acte d'Adam, en quoi, au contraire, on pourrait peut-être voir un acte libre, premier, innocent ? Pour Augustin, la réponse est simple : si Adam est une créature, un individu créé par Dieu, c'est un étant qui a pour loi, inscrite au plus intime de lui-même, de tendre vers Dieu, de s'unir à lui ou, comme dit le latin : d'y « adhérer » (on peut renvoyer à la première page des *Confessions*, où on lit: « fecisti nos ad te », *i.e.* : tu nous a faits *orientés vers* toi). Ce qui veut dire que la créature est un être inférieur et soumis à Dieu, orienté vers Dieu comme vers le Bien suprême qui se donne à lui pour le constituer et le béatifier. Cette adhésion, à laquelle la créature se destine, Augustin explique que ce devrait être un acte indivis d'humilité : d'humilité parce que nous recevons tout de Dieu ; tout ce qui est, est, en tant que c'est, don de Dieu : « qu'as-tu que tu n'aies reçu ? », c'est un verset de Paul, très souvent utilisé par Augustin contre les Pélagiens ; il faut donc bien reconnaître notre *indigence* radicale dans l'ordre de l'être et de l'agir.

Ce qui veut dire ceci : *tout* acte humain doit se concevoir comme *réponse*, réponse à l'appel, réponse au don ; et toute action humaine, en ce sens, en tant que réponse, est une *réaction*. La question, en effet, n'est jamais, à vide : qu'est-ce que je fais ? Mais : qu'est-ce que je fais du don qu'on me fait ? la question n'est

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

pas : qu'est-ce que je dis ? mais : comment je réponds ? Cette secondarité caractérise notamment la *confessio*, c'est-à-dire la louange : la louange, c'est une réponse à Dieu : celui qui dit le premier, même quand c'est moi qui invoque Dieu, ce n'est pas moi, en fait ! Et, pour retrouver ce qu'on disait sur l'humilité, la louange a un rapport direct avec la *misère* : louer Dieu, comme toute créature doit le faire, c'est dire à Dieu qu'il est Dieu, et dire qu'on n'est pas soi-même : ma misère est toujours impliquée dans la reconnaissance de la grandeur de Dieu.

En lisant Augustin, en réinscrivant l'acte de l'homme, tout acte, comme une réponse à un premier don, à un don fondamental de Dieu, on comprend en quel sens toute action humaine n'est jamais qu'une « réaction » à ce premier appel, qu'une manière de l'accueillir, de le prolonger ou…de le rejeter. Car c'est bien ce qui s'est produit, explique Augustin, avec Adam : Adam n'a pas seulement « réagi » - puisque tout homme ne fait jamais que réagir -, il a, si l'on peut dire, « mal » réagi, c'est-à-dire avec orgueil, en prétendant contester la subordination de la créature, son statut, et inverser cette relation (on voit bien qu'une réaction n'est pas nécessairement, en tant que telle, négative ; elle n'est pas nécessairement rejet, critique ; réagir, ce n'est pas automatiquement dire non ; qu'il y ait ré-action suppose qu'ait eu lieu une (première) action, mais ce second temps peut être affirmatif, joyeux ; ce peut être l'assentiment, l'élan, etc.). En l'occurrence, l'orgueilleux qu'est Adam est le type même de la mauvaise réaction, en ce qu'il prétend « se soustraire à la souveraineté divine » (*De Genesi ad litteram* VIII, 13, 30, p. 55).

L'orgueilleux, par sa révolte, prétend renoncer à sa condition de créature : à sa secondarité, à sa dépendance, à son être-pour-Dieu ; il ne ratifie pas, en somme, sa condition ontologique, il ne s'accepte pas comme être fini ; l'orgueilleux, *c'est celui qui voudrait que ses actions ne soient plus, justement, des réactions, des positionnements par rapports à Dieu ; c'est celui qui veut l'acte absolu, et non des actes relatifs, toujours mesurés par un norme qui le dépasse*. Dans le *De Trinitate*, en effet, Augustin caractérise la *superbia* comme *apostatica* (XII, 9, 14, p. 239) : l'orgueil est « apostatique », apostat : c'est une force de séparation, qui revient, comme Augustin l'écrit lui-même, à se *détourner* de Dieu (c'est le verbe *a-vertere*), à lui faire défaut, à l'abandonner, ou encore à « défaillir », à faire « défection » (c'est le verbe *deficere*), ou encore à « déserter ». Mais ce « détournement » n'est que l'envers d'un mouvement, en réalité, double : car l'orgueilleux qui nie Dieu s'affirme, s'autonomise, vient prendre en lui-même ce qu'il pose comme principe : l'*a-versio* est donc dans le même temps *con-versio*, l'orgueilleux se détourne de Dieu en se tournant vers lui-même. L'aversion pour Dieu est un repli sur soi : au lieu de se décentrer sur Dieu (la réaction « positive », aux yeux d'Augustin), la

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

créature retourne sur soi son aspiration vers l'absolu (elle la « détourne », en fait, et croit le faire à son profit) pour se complaire en elle-même (une expression récurrente), en prétendant s'auto-suffire, être la mesure des choses et de lui-même ; c'est, pour Augustin, la réaction « négative », qui prétend nier la dimension *réactive*, nécessairement, de toute action humaine ; pour le dire très simplement, l'orgueilleux qu'est Adam ne se rebelle pas seulement – c'est la désobéissance –, il entend préférer sa volonté propre à celle du créateur, il veut être comme Dieu, il veut être Dieu – c'est-à-dire, donc, agir, au sens propre, et non plus ré-agir : *l'action d'Adam est une réaction – comme tout acte humain – qui voudrait n'être plus seconde, réactive, dépendante, mais qui se prétend action absolue*.

Pour finir, et illustrer cette fois l'aspect plus positif de la réaction, hors de tout contexte théologique, voici un texte de J.-P. Sartre, extrait de *L'être et le néant*, IV, 1, Paris, Gallimard, p. 487-488 :

> **« Agir, c'est modifier la *figure* du monde, c'est disposer des moyens en vue d'une fin, c'est produire un complexe instrumental et organisé tel que, par une série d'enchaînements et de liaisons, la modification apportée à l'un des chaînons amène des modifications dans toute la série et, pour finir, produire un résultat prévu. Mais ce n'est pas là ce qui nous importe. Il convient, en effet, de remarquer d'abord qu'une action est par principe *intentionnelle*. Le fumeur maladroit qui a fait, par mégarde, exploser une poudrière n'a pas *agi*. Par contre, l'ouvrier chargé de dynamiter une carrière et qui a obéi aux ordres donnés a agi lorsqu'il a provoqué l'explosion prévue : il savait, en effet, ce qu'il faisait ou, si l'on préfère, il réalisait intentionnellement un projet conscient. Cela ne signifie pas, certes, qu'on doive prévoir toutes les conséquences de son acte : l'empereur Constantin ne prévoyait pas, en s'établissant à Byzance, qu'il créerait une cité de culture et de langue grecques, dont l'apparition provoquerait ultérieurement un schisme dans l'Eglise chrétienne et contribuerait à affaiblir l'Empire romain. Il a pourtant fait un acte dans la mesure où il a réalité son projet de créer une nouvelle résidence en Orient pour les empereurs. L'adéquation du résultat à l'intention est ici suffisante pour que nous puissions parler d'action. Mais s'il doit en être ainsi, nous constatons que l'action implique nécessairement comme sa condition la reconnaissance d'un « desideratum », c'est-à-**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

dire d'un manque objectif ou encore d'une *négatité*. L'intention de susciter à Rome une rivale ne peut venir à Constantin que par la saisie d'un manque objectif : Rome manque d'un contrepoids ; à cette ville encore profondément païenne, il faudrait opposer une cité chrétienne qui, pour l'instant, *fait défaut*. Créer Constantinople ne se comprend comme *acte* que si d'abord la conception d'une ville neuve a précédé l'action elle-même ou si, à tout le moins, cette conception sert de thème organisateur à toutes les démarches ultérieures. Mais cette conception ne saurait être la pure représentation de la ville comme *possible*. Elle la saisit dans sa caractéristique essentielle qui est d'être un possible *désirable* et non réalisé. Cela signifie que, dès la conception de l'acte, la conscience a pu se retirer du monde plein dont elle est conscience et quitter le terrain de l'être pour aborder franchement celui du non-être »

Sartre propose ici une analyse de ce qui constitue toute action (humaine), la difficulté étant de ne pas confondre l'action avec n'importe quelle autre intervention individuelle. Plusieurs éléments précis entrent dans la définition de l'action : premièrement, l'action est une modification du réel ; elle est efficace ; une action change l'ordre du monde ; deuxièmement l'action est *voulue*, elle est « intentionnelle » ; il n'y a d'action que sur la base d'une conscience désirante, que relativement à un projet : je peux donc « faire » quelque chose dont les conséquences sont énormes sans que mon intervention n'ait été véritablement une action (c'est l'exemple du fumeur qui fait par mégarde exploser une poudrière en jetant son mégot) ; troisièmement – et c'est là le point crucial du texte – Sartre pose la question de la condition de cette intentionnalité : comment puis-je vouloir agir ? Que faut-il pour que je puisse agir ? Et, plus précisément, sa question implicite est la suivante : suffit-il que j'aie affaire au réel tel qu'il est ? Prenons un exemple : si j'agis en tant que révolutionnaire, suffit-il que je vive dans un monde difficile pour que je me décide à le bouleverser ? La réponse est non. L'ouvrier qui se révolte, dit Sartre un peu après, doit faire deux choses : « d'une part, il faudra qu'il pose un état de choses idéal comme pur néant *présent*, d'autre part il faudra qu'il pose la situation actuelle comme néant par rapport à cet état de choses » (*ibid.*, p. 489). C'est-à-dire ? Si l'on se révolte, ce n'est pas parce que le monde est comme ceci, mais – et la nuance, en fait, n'est pas mineure – parce qu'il *n'est pas* comme cela (qu'on voudrait vivre). Autrement dit, *agir c'est réagir face à un état de choses perçu comme « manque de… »*, ce qui suppose qu'on s'en

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

L'action, la réaction

arrache, qu'on rompe avec lui (sans quoi on continue de souffrir, de confondre sa vie avec la souffrance), ou encore, ce qui suppose ce que Sartre appelle une puissance de « néantisation » : l'individu qui agit, c'est celui qui refuse le monde dans lequel il perçoit le manque ; et il n'y a d'action, à proprement parler, que dans cet écart par rapport au monde, que cette réaction contre un état de fait dont on voit qu'il *n'est pas* ce qu'on désire. Agir, c'est donc rompre ; l'action ne commence qu'avec la néantisation par quoi nous prenons du recul par rapport à la situation ; toute action est un projet vers un possible à partir d'une conscience d'un néant.

J.-B. Brenet, agrégé de philosophie,
ancien élève de l'ENS,
maître de conférences à l'Université de Nanterre

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021